

tâche que de faire en Canada, avec les éléments qu'offre la jeunesse de notre pays, un journal digne d'être lu à l'étranger ; il faut se rendre compte de tout, revoir et corriger tout jusqu'à la dernière ligne, et la guerre faite aux *canadiencismes*, pour ne pas dire solécismes et barbarismes, absorbe déjà une bonne partie du temps. Cette tâche est-elle trop forte pour nous ? Plusieurs de nos amis prétendent que nous avons été même trop loin ; ils ont blâmé notre article sur l'évêque de Montréal, et, chose singulière ! ils ont découvert que nous avions là fait injure à notre programme et que nous étions entrés dans la voie religieuse. Si le *Réveil* ne peut juger la conduite publique d'un homme qui a joué un très-grand rôle depuis un quart de siècle, parce que cet homme est un évêque, à l'heure où l'histoire commence pour lui, si le *Réveil* ne peut faire entendre une parole sévère, peut-être vive, mais au fond juste, quand on a laissé pendant vingt-cinq ans libre carrière à toutes les adulations et à toutes les apothéoses prodiguées à ce même homme, il lui faut renoncer à sa dignité et à sa raison d'être. Et quoi ! ce même article a été dénoncé dans une église de St. Roch, par un père jésuite qui a dit qu'il fallait écraser le *Réveil*, et qui a profité de l'occasion pour défendre aux fidèles d'avoir aucun rapport avec les protestants, si ce n'est pour des affaires de toute nécessité, et d'aller se promener au jardin du fort de peur de se rencontrer avec ces hérétiques.

Il y a vingt-cinq ans, nous ignorions absolument au Canada ce que pouvaient être des querelles religieuses ; notre bon clergé national ne tourmentait pas la conscience de ses administrés qui vivaient en paix, heureux de suivre ses conseils qui ne s'adressaient qu'à leur âme, et seulement dans de très-rares et graves circonstances, lorsqu'il intervenait dans la politique. Les prêtres éclairés et intelligents du Séminaire de Québec et de l'Université Laval ont hérité de cette tradition ; on ne les voit pas constamment avec l'anathème à la bouche ; ils savent que la population canadienne-française est profondément catholique, et que rien n'est plus dangereux que les excès commis par des curés de campagne ignorants et despotiques ; ils connaissent l'histoire qu'un trop grand nombre de nos curés ignorent, et ils savent ce qui prépare les révolutions, ce qui les rend fatales à la foi. Ce n'est pas ainsi que pensent et que jugent certains ordres importés depuis trente ans dans notre pays où ils ont semé la discorde et le trouble. Si nous n'avions affaire qu'aux nôtres, et que les inspirations parties du Séminaire de Québec pussent se répandre dans tout le pays avec l'autorité qui leur est due, nous serions sauvés de bien des conflits pour l'avenir, la foi ne serait plus en péril, et bien du temps dépensé dans des luttes odieuses serait consacré au progrès, à l'avancement intellectuel d'un pays qui en a tant besoin.

Nous croyons que l'on saura exactement à quoi s'en tenir désormais sur le caractère de notre journal, et que nous ne recevrons plus, d'un côté des reproches de mollesse, de l'autre des reproches d'extravagance. La position dans laquelle nous serions mis exigerait une gymnastique beaucoup trop savante, et une connaissance telle de l'équilibre que nous ne l'aurions jamais sans une grâce surnaturelle, ce que le *Réveil* n'ose encore espérer,

Le vingt-cinq juin dernier, l'archevêque de Toronto, Mgr. Lynch a fait, dans l'église de St. Michel, à Toronto, une conférence que plusieurs des journaux canadiens-français ont déjà commencé à traduire, et qu'ils doivent livrer dans toute son étendue à leurs lecteurs. Cette conférence est assez longue ; elle occupe quatre grandes colonnes du *Globe* en petit caractère, très-serré. Le *Globe* s'est hâté, dès le lendemain même, de la faire paraître ; c'était une sorte de réplique faite par l'archevêque à une conférence antérieure de Sir A. T. Galt ; mais nos journaux de la province de Québec n'ont pas eu la force de présenter les deux côtés de la question ; ils ont omis d'apprécier, de mentionner même l'origine et la cause du débat ; la conférence de Sir A. T. Galt a été absolument ignorée ; or, comme le *Réveil* s'adresse spécialement à une classe d'hommes qui pensent, qui examinent et qui jugent en connaissance de cause et en toute liberté, nous voulons mettre devant leurs yeux, d'abord un résumé de la conférence de Sir A. T. Galt, puis un autre résumé de celle de l'archevêque de Toronto ; nous les apprécierons et nous les discuterons ensuite au point de vue de l'histoire et des faits contemporains.

Sir A. T. Galt a été toute sa vie un conservateur, mais un conservateur éclairé qui n'a pu se plier aux mesquines exigences de la politique canadienne, et qui a rompu avec elle dès lors qu'il a vu qu'elle n'était plus qu'un terrain plat d'où l'opinion et la dignité disparaissaient, en même temps que les caractères descendaient à un même niveau de complaisance obséquieuse. Retiré de l'arène futile qui n'offrirait plus rien à la discussion des idées et des principes, il s'est réfugié dans la sphère élevée de l'histoire, il a étudié la marche des choses indépendamment des partis, il a jeté un cri d'alarme à la vue des dangers où nous entraînait un torrent furieux de fanatisme déchaîné on ne sait pourquoi dans un pays comme le nôtre, et sa voix, qui s'est fait entendre dans toutes les parties de la confédération, n'a trouvé aucun écho dans la presse française du Canada, affairée au point de ne plus pouvoir même écouter des avertissements. Il n'y a qu'un pays au monde où l'on puisse être témoin d'une semblable conjuration du silence sur un événement aussi important que les derniers écrits de Sir A. T. Galt, écrits qui ont provoqué une réponse longue, réfléchie et minutieuse du primat d'Ontario, et ce pays, c'est le nôtre. Nous ne parlons en ce moment que de l'homme lui-même, l'homme qui a joué un des premiers rôles dans notre pays, celui qui fut un des auteurs de la confédération, dont la parole a toujours été pleine de poids et d'autorité, que les gouvernements consultent, et qui est tellement au dessus du dédain qu'on affecte à son égard, que nous rougirions d'en faire mention même, n'était la nécessité de présenter, sous toutes ses faces un débat survenu au milieu de circonstances très-graves, et dont il est impossible de calculer aujourd'hui toutes les conséquences.

Il y a déjà un mois que Sir A. T. Galt a fait à Toronto la conférence qui a motivé celle de l'archevêque Lynch en réponse ; nous en donnons une analyse succincte :

" Nous sommes tous prêts à reconnaître, a-t-il dit, la grande somme de reconnaissance que le monde doit à l'église catholique pour avoir sauvé du naufrage les arts et les lettres durant le moyen-âge ; mais il faut admettre aussi que c'est